



EXTRAIT POLAR ÉTRANGER

AVANT-PREMIÈRE



BIOGRAPHIE

Né à Reykjavik en 1961, Arnaldur Indridason a été journaliste et critique de cinéma avant de tremper sa plume dans le roman policier à la fin des années 1990. *La Cité des Jarres* (2005) nous fit découvrir son personnage fétiche : Erlendur, flic taciturne et têmeraire, tiraillé entre ses culpabilités personnelles et le désir d'affronter quelques vérités de son pays. En une quinzaine de romans (dont douze autour d'Erlendur), il a bâti une œuvre mêlant le présent au passé national d'une île meurtrie et malgré tout magnifique. Traduit dans une quarantaine de langues, l'islandais est une des grandes voix du polar mondial.

MICROSCENSO

*Dans l'ombre*Arnaldur
INDRIDASON

Dans l'ombre (Pyska husid) par Arnaldur Indridason, traduit de l'islandais par Eric Boury, 352 p., 21 €
Copyright Métailié.
En librairie le 2 février.

LE LIVRE Après deux semaines à arpenter les hauteurs des fjords de l'ouest de l'île, un représentant de commerce revient au port de Reykjavik. Quelques heures plus tard, voilà qu'un homme est assassiné dans un petit logement de la ville. Sans effraction, méthodiquement, d'une balle dans la tête, le meurtrier lui ayant aussi dessiné une croix gammée sur le front. Cet homme était lui aussi représentant...

Nous sommes en 1941, et l'Islande, bien qu'officiellement neutre dans le conflit mondial, est une base avancée des forces alliées : les troupes britanniques viennent d'y être remplacées par les militaires américains. Or c'est la balle d'un Colt 45, arme utilisée par ces derniers, qui a tué notre homme, dont la famille fut un peu collabo. Le commissaire Flovent, unique enquêteur de la police criminelle islandaise, est épaulé par Thorson, un compatriote né au Canada, désigné par les

militaires. Deux pistes s'imposent : celle d'un soldat allié, ou celle du parti nazi local, qui rêve toujours d'une victoire allemande. Comme ses deux personnages, Indridason mène l'enquête tambour battant : chapitres courts, dialogues au cordeau, rebondissements multiples. Derrière

une intrigue saisissante, le roman dépeint une société civile qui découvre un autre mode de vie : la présence massive des soldats américains trouble les femmes, les autorités du pays n'ont plus de prise, et l'île devient un lieu où se jouent bien des choses qui la dépassent.

Dans l'ombre est le premier tome de la *Trilogie des ombres*, qui s'étendra de 1941 à 1944. Le suivant, *La Femme de l'ombre*, paraîtra en France en octobre prochain et le troisième en mars 2018. Indridason change d'époque, mais pas de formule : procédural, intimiste et traqueur de mémoire.

Hubert Artus



Le *Sudin* contourna soigneusement les frégates et les torpilleurs avant d'accoster au port de Reykjavik. Quelques instants plus tard, les passagers descendirent du ferry. Titubants, certains étaient très soulagés de retrouver la terre ferme. Pendant qu'ils traversaient le golfe de Faxafloi, le vent avait subitement forcé et avait tourné au sud-ouest, il s'était mis à pleuvoir et, après une navigation plutôt calme, le bateau avait beaucoup tangué. La plupart des passagers étaient restés à l'abri dans les cabines exiguës à l'air saturé d'humidité du fait de leurs vêtements mouillés. Quelques-uns, parmi lesquels Eyvindur, avaient souffert du mal de mer sur la dernière partie du trajet.

Monté à bord à Isafjörður en traînant ses deux valises éculées, il avait dormi presque tout le voyage, éreinté après sa tournée. Les bagages contenaient du cirage Meltonian et du vernis Poliflor, ainsi que des échantillons de faïence qu'il avait essayé de vendre dans les villages, les fermes et hameaux des fjords de l'Ouest : assiettes, tasses et couverts fabriqués en Hollande, que le grossiste avait importés en Islande juste avant que la guerre n'éclate.

Eyvindur avait plutôt bien écoulé le cirage et le vernis, s'efforçant également de vanter les qualités de la faïence, mais en cette époque incertaine ce type d'achats n'était pas une priorité. De plus, cette fois-ci, il n'avait pas eu le cœur à l'ouvrage. Ne se sentant pas très bien, il avait négligé de s'arrêter à plusieurs endroits qui faisaient pourtant partie de sa tournée habituelle. D'une certaine manière, il avait perdu toute force de conviction, ce pouvoir presque divin dont le grossiste affirmait qu'il était nécessaire à tous les bons vendeurs. Eyvindur avait engrangé très peu de commandes sur son carnet, et il avait mauvaise conscience. Il se disait qu'il aurait pu se démener davantage, les commandes passées par ses clients ne feraient guère diminuer le stock.

Deux semaines plus tôt, il avait quitté Reykjavik bouleversé, ce qui expliquait partiellement que sa tournée n'ait pas tenu ses promesses. Il avait eu la maladresse d'évoquer un sujet délicat avec Vera et la dispute qui avait suivi l'avait hanté tout le voyage. Vera s'était mise en colère et l'avait traité de tous les noms. Pour sa part, il avait regretté ses paroles dès que le *Sudin* avait quitté le port de Reykjavik. Il avait eu deux semaines pour réfléchir et trouver un moyen de présenter ses excuses, même s'il n'était pas certain d'être dans son tort. Vera était apparemment sincère quand elle lui avait répondu qu'elle n'arrivait pas à croire qu'il puisse l'accuser ainsi. Elle avait fondu en larmes, était allée s'enfermer dans une pièce et avait refusé de lui parler. Craignant de manquer le ferry, Eyvindur avait pris ses valises remplies de cirage, de vernis et

de faïence hollandaise, navré d'exercer la profession de représentant qui exigeait ces longues absences pendant lesquelles il ignorait ce que faisait sa compagne.

Encore plongé dans cette histoire au moment où il avait débarqué, il s'était précipité vers le centre pour rentrer chez lui en se pressant autant que le lui permettait sa corpulence. Grassouillet et l'air usé en dépit de son jeune âge, vêtu d'un imperméable, portant une valise à chaque main, il avait les jambes légèrement arquées. La pluie qui tombait plus dru encore gouttait des bords de son chapeau, elle ruisselait dans ses yeux et sur ses pieds. Il s'abrita sous le porche de la pharmacie Reykjavikurapotek et jeta un œil en direction de la place d'Austurvöllur où un petit groupe de soldats marchait au pas devant le Parlement. Les troupes américaines remplaçaient peu à peu les soldats britanniques et on pouvait à peine faire un pas dans Reykjavik sans tomber sur des camions, des barrières de protection faites de sacs de sable, des bouches de canons et des jeeps militaires. La guerre avait rendu cette petite ville paisible complètement méconnaissable.

Il était arrivé que Vera vienne l'accueillir à l'accostage. Ils rentraient alors ensemble à la maison et elle lui parlait de ses journées. Il lui racontait sa tournée en détail : les gens qu'il avait rencontrés, les commandes qu'il avait prises. Il lui avait confié qu'il ignorait combien de temps il conserverait cet emploi : il n'avait pas l'impression d'être un très bon vendeur. Il ne savait jamais quoi dire pour vanter les mérites du produit afin de déclencher chez le client l'envie de l'acquiescer. En outre, il n'était pas très doué pour la conversation, contrairement à Felix, qui rayonnait d'assurance.

C'était la même chose pour Runki qu'il croisait souvent à bord du *Sudin*, ses valises pleines de toutes sortes de couvre-chefs de chez Luton, et dont il envoyait le bagou. Hâbleur et sûr de lui, Runki avait le don de capter l'attention, il était vendeur par la grâce de Dieu. La confiance en soi était la clef du succès. Tandis qu'Eyvindur avait du mal à vendre sa vaisselle hollandaise, partout en ville les gens arboraient fièrement les nouveaux chapeaux de Runki, heureux d'avoir saisi une si belle aubaine.

N'ayant plus la patience d'attendre que la pluie cesse, Eyvindur prit ses valises et s'arma de courage pour traverser la place d'Austurvöllur, bravant les bourrasques et la pluie froide de fin d'été qui se déversait sur la ville. Son oncle lui louait dans le quartier ouest le petit appartement qu'il partageait avec Vera. Les loyers étaient très élevés tant il y avait pénurie de logements. Les gens quittaient les campagnes pour venir s'installer dans les villes, et principalement à Reykjavik, espérant trouver un emploi dans l'armée, avoir en poche de l'argent véritable, quelques pièces sonnantes et trébuchantes, et vivre une vie meilleure. L'oncle d'Eyvindur possédait quelques appartements



et s'enrichissait considérablement grâce à ce que tout le monde appelait la situation*, mais il se montrait honnête avec son neveu et le loyer n'était pas exorbitant. Eyvindur trouvait cependant qu'il payait assez cher et il lui arrivait de devoir demander un délai quand sa confiance en soi était au plus bas et que son travail ne lui rapportait pas assez.

Il ouvrit la porte de la maison en béton à deux étages, puis celle de l'appartement qu'il occupait au rez-de-chaussée, retourna chercher ses valises sur le perron et les reentra en appelant sa compagne, surpris qu'elle ne vienne pas l'accueillir.

– Vera? Vera chérie ?

Personne ne répondit. Il referma la porte, alluma la lumière et s'accorda quelques instants pour souffler en regrettant de s'être pressé pour rien sur la dernière portion du trajet. Vera n'était pas à la maison. Elle s'était absentée. Il devrait donc attendre encore un peu avant de lui parler et de la prier de lui pardonner ses paroles malheureuses. Il avait préparé mentalement ce qu'il allait lui dire, les mots qu'il devait prononcer pour que tout soit effacé et redevienne comme avant.

Trempe jusqu'aux os après avoir affronté cette pluie battante, il ôta son chapeau, puis son imperméable qu'il alla poser sur le fauteuil du salon, et rangea sa veste dans la penderie de l'entrée avant d'ouvrir une de ses valises. Il en sortit une livre de vrai café qu'il s'était procuré dans les fjords de l'Ouest pour faire plaisir à sa Vera. Il se dirigea vers la cuisine, mais s'arrêta net. Quelque chose avait changé à l'intérieur du placard.

Il retourna dans l'entrée et le rouvrit. Il y avait là cette veste qu'il venait de poser sur un cintre, celle, plus longue, qui lui appartenait également, et d'autres vêtements d'hiver. Ce n'était pas le contenu de la penderie qui l'avait surpris, mais ce qui en était absent. Les vêtements de Vera avaient disparu, de même que les chaussures qu'elle rangeait en bas, tout comme ses deux manteaux. Il resta un moment à fixer l'intérieur avant d'aller dans la chambre qui abritait un autre placard, nettement plus grand, contenant des tiroirs à chaussettes et à sous-vêtements ainsi qu'une penderie où ils rangeaient les chemises, les corsages et les robes. Ouvrant les portes et les tiroirs, Eyvindur constata que tous les vêtements de Vera avaient disparu. Les siens étaient à leur place, mais il n'y avait plus aucune tenue féminine.

Il n'en croyait pas ses yeux. Il alla comme un automate jusqu'à la table de nuit de sa compagne, ouvrit le tiroir, qu'il trouva également vide. Elle l'avait quitté? Elle avait déménagé?!

Assis sur le lit, songeur, il repensa à ce qu'avait dit Runki au sujet de Vera, croyant qu'il ne l'entendait pas. Ils s'étaient croisés au Heitt og kalt, un restaurant très apprécié des militaires, et avaient échangé quelques mots juste avant qu'il ne prenne le bateau. Runki était venu là pour manger un *fish and chips* avec un copain

et, pensant qu'Eyvindur était trop loin pour l'entendre, il avait dit ces choses la concernant.

Des balivernes incompréhensibles qu'Eyvindur aurait dû faire ravalé sur-le-champ à cet abruti de Runki.

Des mensonges qui avaient déclenché la colère de Vera et l'avaient profondément blessée quand il avait eu la stupidité de lui en parler, juste avant son départ.

Les yeux baissés sur le tiroir vide, Eyvindur frappa le lit de ses poings fermés. Au fond, il avait toujours craint ce genre de choses. Il n'était plus aussi certain que les propos de Runki n'étaient qu'un mensonge. Vera était sans doute, comme on disait, dans la situation, elle fréquentait un soldat.

En outre, que fallait-il penser de ce que lui avait dit son ex-camarade d'école, cette ordure de Felix, quand ils s'étaient croisés à Isafjörður? Y avait-il un fond de vérité dans ce qu'il avait affirmé concernant l'école et ces prétendues recherches, ou avait-il simplement essayé de l'humilier parce qu'il était complètement aviné et aussi méchant qu'autrefois, à l'époque où Eyvindur croyait qu'ils étaient amis?

2

Flovent ne distinguait aucune trace de lutte dans l'appartement. Pourtant, la violence était visible partout. Le corps d'un homme tué d'une balle dans la tête gisait au sol. Cela ressemblait à une exécution en règle. Apparemment, la victime n'avait pas pu se défendre. Aucune chaise n'avait été renversée, ni aucune table. Les tableaux ornant les murs étaient d'aplomb, les fenêtres intactes et correctement fermées, on ne décelait aucune trace d'effraction. La porte de l'appartement n'avait pas été forcée non plus et la serrure fonctionnait. La victime avait ouvert à son agresseur ou l'avait laissé entrer derrière lui, ignorant qu'il s'agirait là de sa dernière action. Cet homme venait manifestement d'arriver chez lui au moment de l'agression, il n'avait pas eu le temps d'ôter son imperméable et tenait toujours la clef à la main. À première vue, rien n'avait été volé. Le visiteur était venu là dans un seul but : commettre un crime qu'il avait accompli de telle manière que les premiers policiers présents sur les lieux étaient encore sous le choc. L'un d'eux avait vomi dans le salon. L'autre se tenait devant la maison et refusait de revenir à l'intérieur.

La première tâche de Flovent à son arrivée fut d'éloigner tous ceux qui n'étaient pas directement liés à l'enquête. Les agents qui avaient laissé leurs traces de pied partout dans l'appartement, le témoin qui avait prévenu la police, les voisins curieux qui affirmaient n'être pas certains d'avoir entendu une détonation après avoir appris qu'on avait tiré un coup de feu. Il ne resta plus que Flovent et le médecin de district venu rédiger le certificat de décès.



– La mort a été instantanée, déclara le docteur, un petit homme sec dont les dents proéminentes mordillaient l'embout d'une pipe qu'il gardait constamment aux lèvres. Le coup a été tiré de si près qu'il ne pouvait que causer des ravages, ajouta-t-il en rejetant la fumée. La balle est ressortie par l'œil en provoquant cette affreuse blessure. Il observa la flaque de sang coagulé qui s'était formée sous le cadavre et avait coulé sur le parquet. Un des policiers avait failli tomber en marchant dedans par mégarde. La trace de sa semelle était restée imprimée dans la flaque. Des taches de sang maculaient également les murs et les meubles. Des morceaux de cervelle avaient éclaboussé les rideaux. Afin d'étouffer la détonation, l'assassin s'était servi de l'épais coussin du canapé, qu'il avait ensuite remis en place. La partie visible du visage de la victime était presque entièrement arrachée.

Flovent s'efforça de se rappeler la procédure à suivre concernant l'examen d'une scène de crime. Les meurtres étaient exceptionnels à Reykjavik, il avait très peu d'expérience en la matière et tenait à s'appliquer. Il travaillait depuis quelques années à la Criminelle de Reykjavik et avait également passé trois mois un hiver aux services de Scotland Yard à Édimbourg où il avait acquis quelques connaissances et un semblant d'expérience. La victime était âgée d'une trentaine d'années, ses cheveux commençaient à se clairsemmer, elle portait un costume élimé, un imperméable et des chaussures bon marché. On l'avait probablement forcée à s'agenouiller et elle était tombée en avant après avoir reçu cette balle dans la tête. Au bon endroit. Mais pour une raison indéterminée, cela n'avait pas suffi à son agresseur. Le corps était allongé en position latérale et le tueur avait plongé son doigt dans la plaie pour lui badigeonner le front avec son propre sang. Quel sens fallait-il donner à ce geste ? Le meurtrier avait-il voulu signer son acte en y ajoutant un commentaire qui lui semblait nécessaire, mais dont la signification échappait à Flovent ? Avait-il voulu s'excuser ? S'expliquer ? Éprouvait-il des regrets ? Des remords ? Peut-être tout cela en même temps ? À moins qu'au contraire, ce n'ait été pure provocation afin de démontrer clairement que celui qui commettait une telle horreur n'éprouvait ni regrets ni remords ? Flovent secoua la tête. Cette tache de sang étalée sur le front du malheureux était difficilement déchiffrable.

Il n'eut en revanche aucun problème à retrouver la balle qui s'était fichée dans le parquet. Il traça une marque sur le bois avant de l'arracher à l'aide de son canif pour l'examiner dans le creux de sa paume. Il connaissait bien ce type de balles puisqu'il s'intéressait depuis longtemps à la balistique et aux analyses d'empreintes digitales. Il tenait à photographier les suspects et les scènes de crime dans le cas d'infractions particulièrement graves. Ces procédures étaient une nou-

veauté en Islande. En cas de besoin, il faisait appel à un photographe professionnel qui avait un studio en ville et venait prendre des clichés pour l'administration. Peu à peu, les informations se centralisaient en un seul et même lieu qui concentrait les connaissances en matière de criminologie, même si ces dernières étaient encore pauvres, pour ne pas dire embryonnaires.

– L'assassin était debout derrière la victime et tenait son arme à bout de bras, observa le médecin du district, retirant un instant sa pipe de sa bouche, puis la reprenant aussitôt entre ses dents. Cela devrait te donner une idée de sa taille.

– En effet, convint Flovent. Je me posais justement la question, mais rien ne prouve que ce soit un homme, c'est peut-être une femme.

– Je ne sais pas. Je me demande si une femme serait capable de faire ça. Disons que ça m'étonnerait.

– Je ne veux exclure aucune hypothèse.

– Il s'agit d'une véritable exécution, c'est évident, reprit le médecin en rejetant un nuage de fumée. Je n'ai jamais rien vu de semblable. On a forcé ce pauvre homme à s'agenouiller avant de l'abattre comme un chien. Seule une ordure dotée d'un cran phénoménal peut faire une chose pareille.

– Puis, lui enduire le front avec son propre sang.

– Eh bien, je ne sais pas... je ne comprends pas ce que ça signifie.

– À quand remonte la mort ?

– Elle est assez récente, répondit le médecin, les yeux baissés sur la flaque coagulée. Je dirais environ douze heures, mais l'autopsie nous le confirmera.

– Donc, c'était hier soir ? demanda Flovent.

Le photographe arriva avec son trépied et l'appareil Speed Graphic qu'il avait acheté avant-guerre. Il salua le policier et le médecin, puis balaya le salon du regard, impassible, avant de se mettre méthodiquement au travail. Il posa son trépied, ouvrit la caisse de protection, mit son appareil en place et installa l'étui contenant deux pellicules à l'arrière de l'appareil. Il avait apporté plusieurs de ces étuis et quelques ampoules de flash.

– Combien vous faut-il de clichés ? s'enquit-il.

– Un bon nombre, répondit Flovent.

– C'est un soldat qui a fait ça ? interrogea le photographe, interrompant momentanément les prises pour changer de pellicule et d'ampoule.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Il y a dans tout ça quelque chose d'assez militaire, observa le photographe d'un air las.

* En islandais, *ástandid* désigne la période où l'Islande était occupée par les troupes britanniques puis américaines (entre 1940 et 1945). Le mot renvoie également aux liaisons entre les soldats et les femmes islandaises : dire qu'une femme était "dans la situation" signifiait qu'elle entretenait une relation avec un soldat étranger. On parlait également "d'enfants de la situation" pour désigner les enfants nés de pères militaires et de mères islandaises. (Note du traducteur.)